

Désacraliser l'orthographe

Réginald BARCIK

Pendant le stage régional de Montier-en-Der (52) j'avais pris la responsabilité d'une option orthographe, un soir, de 9 h à 11 h. Je pensais me retrouver avec trois ou quatre copains et qu'un dialogue allait s'établir autour de la nécessité de telle ou telle orthographe. Je fus surpris de me voir entouré par une quinzaine de camarades bien avides de savoir ce qui allait se passer.

Je leur ai proposé alors d'écrire huit mots (général, 1973, 80 asa, orthographe, etc.) de toutes les façons possibles et imaginables. La liberté absolue leur était laissée pour inventer de nouvelles façons d'écrire ces mots : simplifier, compliquer, scinder, mettre à la queue-leu-leu, tout ce qu'ils voulaient.

Je me suis rendu compte tout de suite, par le nombre de questions posées, par les yeux fixes, par les visages fermés, que ça ne paraissait pas si facile que ça. Et au bout de quinze minutes on n'avait pas fini.

Je me suis rendu compte aussi que petit à petit les rires fusaient d'ici et de là en fonction des trouvailles. Et il y en a pas mal (gêne et râlè, par exemple).

A la suite de cela un débat s'installa autour des problèmes de l'orthographe.

— Ce n'est pas facile d'écrire autrement. Et bien sûr, c'est aussi difficile pour un enfant d'apprendre à écrire.

— Il existe mille et une façons d'écrire le français, mais il faut un code unique pour que tout le monde se comprenne. S'il existe mille et une façons d'écrire, c'est que chacun peut chercher, tâtonner. D'où la nécessité de revoir notre position face à l'orthographe. Il faut permettre à chaque enfant de tâtonner, mais expérimentalement, c'est-à-dire avec des outils, qui pourront être les travaux écrits, les textes libres, les caractères d'imprimerie, la machine à écrire, mais surtout pas le Bled ou toute autre méthode d'orthographe. Parce que de méthode, il n'y a que celle de l'enfant. Alors comment permettre à chaque enfant de tâtonner expérimentalement ?

Bien sûr il y a les outils. Et il les utilise. Quelle doit être notre attitude face à cette utilisation ? Je crois qu'il faut surtout éviter de le placer devant l'alternative « bon-mauvais » ou « vrai-faux ». Parce qu'à ce moment il n'y a plus de tâtonnement. Il faut aussi éviter de tout souligner, d'attirer son attention sur toutes ses erreurs. Il est certaines erreurs qu'il faut accepter, qu'il doit faire et même plusieurs fois.

— Si le droit à l'erreur est obligatoire chez l'enfant, il faut s'insurger contre la pratique actuelle qui veut qu'à 14 ans, il sache écrire correctement, alors qu'il a été prouvé que l'enfant obtient une orthographe correcte ou à peu près, quand il atteint 18 ans environ. Il faut s'insurger contre la pratique ségrégative des passages notamment à l'issue du C.M.2, pratique qui écarte de la 6e I ou II bon nombre de gosses ayant une orthographe défailante. Il faut s'insurger

contre la pratique du zéro en dictée. Lorsqu'un enfant écrit, il écrit toujours quelque chose qui soit correct. Pourquoi le sanctionner par le néant ?

Il faut aussi s'insurger contre cette pratique des règles apprises par cœur qui ont pour unique résultat de noyer l'enfant dans un fatras de contradictions.

— Bien sûr il serait plus aisé d'écrire en orthographe simplifiée. Quoique là encore, il faut apporter pas mal de



Photo POUGET

réserve. L'expérience du stage a permis aux camarades de se rendre compte de leurs difficultés. Je me souviens très bien de cette camarade s'esclaffant sans arrêt parce que possédant une ortho innée, elle se croyait incapable d'utiliser le code I.C.E.M. Il lui a fallu longtemps réfléchir et hésiter pour se déconditionner.

Mais notre code I.C.E.M. est impossible à installer du jour au lendemain. Il se heurte à trop d'oppositions socio-professionnelles (écrivains, typographes, etc., sans parler de Pompidou). D'aucuns m'ont dit que la réforme de l'orthographe est une illusion, pour ne pas dire utopie (il est vrai que seule l'utopie fait progresser la société, voyez Bakounine). Donc le problème essentiel aujourd'hui n'est pas l'installation d'une réforme de l'ortho (qu'il s'agisse du projet Beslais, de celui de Neos ou du nôtre) mais de remettre à sa place l'orthographe dans le monde des apprentissages chez l'enfant. Il faut désacraliser cette vieille dame indigne qui par son auréole induit la tourmente trop de personnes.

Il faut que chacun comprenne que dans ce domaine il en est de même que dans les autres. L'enfant apprend l'orthographe comme il apprend à nager — moins vite bien sûr !

Il nous faut à tout prix prouver que l'apprentissage de l'orthographe doit se faire par tâtonnement presque 17 ou 18 ans si ce n'est après encore.

Le prouver auprès

- de l'administration responsable des examens,
- des instituteurs, complices malgré eux (comment faire autrement ?),
- des enfants,
- des parents pour qui bien orthographier est un gage de scientisme certain.

Ce n'est qu'après ce travail que nous pourrions faire évoluer les choses vers une orthographe plus simple.

Si nous prenons comme ligne d'action, comme priorité, de permettre à l'enfant un apprentissage tâtonné de l'orthographe, nous pourrions être surpris de voir que la graphie à laquelle il aboutit ne correspond pas entièrement à celle d'aujourd'hui parce qu'elle sera tamisée par tout son esprit critique.

Cette année je me propose de faire des analyses sur les points suivants :

- photographie — lecture,
- analyse,
- synthèse, imprimerie, écriture, lecture d'auteurs
- vérification,
- resynthèse — lecture.

J'ai remarqué déjà que dans bien des cas l'une de ces étapes restait omise dans le cheminement. Bien souvent c'est celle de la vérification. Or c'est une étape essentielle dans le processus d'apprentissage parce qu'elle assure la compréhension d'un phénomène.

L'enfant ne peut pas vérifier aujourd'hui parce que cette opération est faite par l'adulte. L'adulte déssaisit l'enfant de sa responsabilité de contrôle personnel.

En orthographe comme ailleurs, il est urgent de rendre à l'enfant la conscience de ses gestes, le contrôle de ses actions, la responsabilité de lui-même.

Je rappelle enfin que j'ai lancé un appel en juin 73 sur ce problème dans *L'Éducateur*. Je n'ai eu qu'une réponse. Que ceux qui veulent travailler à ce chantier « méthode naturelle d'orthographe » se fassent connaître.

R. BARCIK
29, avenue Marceau,
08330 Vrigne-aux-Bois.

La santé de l'enfant

Jean LE GAL

« La santé de l'enfant, cela regarde les parents et les médecins ! » me répond un collègue, fort attentif par ailleurs aux problèmes d'éducation et d'enseignement, après avoir écouté mes propos concernant :

- un restaurant scolaire où l'on consommerait des produits biologiques,
- une médecine scolaire qui protégerait l'enfant contre l'industrie pharmaceutique,
- une école qui serait le modèle d'une communauté de vie totale, avec ses activités physiques, manuelles, intellectuelles, spirituelles, une école où l'on cultiverait le jardin, où l'on élèverait les animaux, où l'on construirait, où l'on cuisinerait et où l'on se donnerait les outils de la connaissance.

Cette école c'est l'Ecole telle que la voulaient Freinet et Elise Freinet.

Pourquoi ont-ils toujours mis en avant les problèmes de santé de l'enfant ?

- D'abord parce qu'eux-mêmes avaient été touchés dans leur propre personne et qu'il était logique :
 - que l'alimentation naturelle et végétarienne qui leur avait permis de retrouver force et dynamisme, ils la proposent aussi aux enfants de leur communauté éducative,
 - que la médecine non orthodoxe, à base de chocs froids, de plantes, de cure magnésienne, etc., qui leur avait réussi, ils la mettent à l'honneur.

- Mais au-delà de leur propre expérience, ils savaient que grâce à leurs contacts et à leurs lectures, et grâce à leur intuition, que le physiologique et l'intellect sont en étroite interdépendance.

Pour que le cerveau se développe et devienne l'outil merveilleux de l'intelligence, il faut qu'il reçoive à la fois stimulation et nourriture appropriées..

Tous les chercheurs de Sciences de l'Éducation savent cela aujourd'hui mais le temps n'est pas loin où l'école enseignait sans tenir aucun compte de ces problèmes :

- Comment l'enfant a-t-il dormi ?
- Qu'a-t-il mangé ?
- De quel espace dispose-t-il pour ses jeux, pour ses activités ?

Autant de questions que Freinet m'a appris à poser lorsque l'enfant arrive.

Se poser des questions, c'est découvrir des carences, découvrir des carences, c'est se voir dans l'obligation morale de se mettre en marche pour les combler.

Je ne veux pas faire ici le bilan des mes cheminements mais voir avec vous, comment certaines actions s'imposent, à partir d'un exemple : Je lis dans « *Le Nouvel Observateur* » du 3 septembre :

« *Salade aux fongicides.* »

« *La plupart des salades que nous mangeons seraient*